MISSIONS DU MACKENZIE.

JOURNAL DU R. P. PETITOT[1]

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

(Suite.)

Rivière Niro-tunar-luk, 25 juin 1868.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je vous ai expédié hier la première partie du récit de mon voyage chez les Innoït ou Esquimaux. Désormais, pour faire face aux occurrences, je veux toujours avoir quelque chose d'écrit à envoyer à Votre Paternité ; ainsi veuillez, après m'avoir donné votre bénédiction, me permettre de commencer aujourd'hui un journal que je vous enverrai toutes les fois qu'il sera assez plein et que l'occasion se présentera. Sans autre préambule, je continue donc mon récit comme si vous aviez encore ma précédente lettre sous les yeux.

Ce matin notre petite flottille de huit umiaït (pluriel de *umiok*) est repartie, bannières ou plutôt fétiches au vent. Chacune de ces barques de peau est en effet décorée de la peau d'un oiseau ou d'une bête quelconque qui flotte au bout d'une perche. Le fétiche d'Inoatakrark, l'un de mes deux hôtes, est l'aigle américain à tête blanche. Sa

[1] Voir t. VIII, p. 286.

peau est étendue, ailes et queue déployées, sur de petits bâtonnets. Lorsque nous campons, la défroque emplumée est soigneusement suspendue au-dessus de nos têtes. Un autre, Mimirnak, a pour pénates deux petites pies accolées ; un troisième a une belette, etc., etc... An-utchinak, le second de mes hôtes, a mieux encore : il possède un petit morceau de lard de baleine, primeur de la saison, enfermé dans du parchemin et suspendu à son bandeau de peau de glouton. « Cette médecine forte, me dit-il gravement, me rend invulnérable contre les flèches, le couteau et même les balles. » Si ce brave homme avait connu le canon à la Paixhan, nul doute qu'il ne l'eût mis en ligne de compte. Non-seulement les barques et les cahutes, mais encore les vêtements sont couverts de semblables talismans : plumes de faucon, de hibou, serres d'aigle, peaux de putois, d'hermine, têtes de corbeau, musaraignes, morceaux de fer ou d'ivoire de forme bizarre, etc., etc. Qu'il est triste de voir l'homme s'avilir ainsi, au point de faire des dieux des plus vils animaux et de se croire inférieur aux bêtes ! Les Innoït sont pourtant loin d'être au pied de l'échelle de la grande famille humaine, comme on l'a dit bien à tort. Pour être les plus éloignés du foyer actuel de la civilisation, ce ne sont pas eux qui lui seront les plus redevables et qui la mettront le plus à contribution. Au point de vue matériel, je l'ai déjà dit, les Esquimaux que j'ai vus vivent très-confortablement, ils souffrent beaucoup moins que les Peaux-Rouges qui, depuis plus d'un siècle, sont stipendiés par la Compagnie de la baie d'Hudson ; et ce qui est bien plus fort, il est constant qu'ils possèdent seuls le secret de l'existence au milieu des glaces perpétuelles de ces climats ; les voyageurs dans les mers arctiques ont été obligés de les imiter, et la civilisation a dû se plier aux cruelles exigences de cette vie sauvage au lieu de

l'élever à elle. La routine n'a pas chez eux cette force qui asservit pour jamais les peuples orientaux aux coutumes surannées et parfois ridicules de leurs ancêtres. Ils savent profiter de ce qu'ils trouvent de bien chez les kabluneït (les blancs), tout en méprisant ce qui ne saurait convenir à leur mode de vie ou au rude climat du pays qu'ils habitent. En cela ils font preuve de plus de tact que les sauvages dénés, qui, pour avoir imité les blancs en tout, ont acquis en partage l'ignorance, l'incapacité de vivre sans les blancs, les maladies et une mort hâtive. Depuis mon voyage à l'embouchure du fleuve Anderson en 1865, j'ai trouvé chez eux un progrès sensible. A cette époque, on n'aurait jamais trouvé un Esquimau désarmé ; actuellement, il est assez ordinaire d'en voir se promener sans poignard, et même se livrer au sommeil sans être munis de ce *vade-mecum* d'autrefois. Lors de mon premier voyage, les Innoit refusaient de manger avec moi, ou, s'ils acceptaient quelque chose, ils l'accompagnaient de quelque acte superstitieux préservatif de mes prétendus maléfices ; aujourd'hui ils sont aussi friands que les Indiens de la nourriture que je mange. Un jour, le vent enflant ma voile, je laissai bien loin derrière moi leurs barques aux formes lourdes ; dès le lendemain, elles étaient déjà munies, à l'instar de ma pirogue, d'un mât, d'une voile aurique, au lieu de leur voile en cône renversé tendue entre deux perches.

Cependant je m'aperçois bien que des soupçons provenant de la malveillance des conjureurs, surtout de l'*Avané* de l'Ouest, planent sur moi ; je suis gardé à vue et loin de jouir de la moindre liberté d'action. Pour voir jusqu'où s'étend la latitude qu'ils veulent bien m'octroyer, j'ai fait à dessein de ne partir qu'après tout le monde et de rester en arrière. Un quart d'heure après, et lorsque je me croyais seul, deux krayait débouchent

je ne sais d'où et accostent mon canot. Les Innoït qui les montaient étaient demeurés cachés afin d'observer mes mouvements. Ils m'ont trouvé récitant mon bréviaire et m'ont quitté d'assez mauvaise humeur, en s'écriant : « Il a encore le nez dans son grimoire. » Puis ils ont ajouté : « Dépêche-toi de nous suivre. » J'ai fait semblant de ne pas entendre cet ordre et j'ai continué mon office. Mais tout à coup, et lorsque je croyais toute la petite flottille bien loin, je me suis trouvé nez à nez avec tout mon monde aux aguets derrière une pointe de terre. On nous attendait, tout prêt à nous poursuivre, si nous eussions voulu nous échapper. Évidemment on me soupçonnait de quelque chose dont je ne me rends pas compte. On nous héla d'un umiak d'un ton impérieux, nous intimant l'ordre de n'aller ni en avant ni en arrière, mais de marcher de pair avec eux. Peu après le chef Upik (le Hibou) m'accoste et me dit que son fils est bien malade, ainsi qu'un autre Esquimau nommé Tulerktsén. Je compris alors toute l'affaire : mes écritures et lectures passaient dans ces esprits grossiers pour des maléfices que je répandais sur eux, et que mes prétendus retards expliquaient et paraissaient confirmer. Dès lors, et pour me faire tout à tous et ne les point effaroucher, j'ai dû suspendre la récitation de mon bréviaire, que j'ai remplacée par celle du saint rosaire. D'ailleurs le froid était si intense et rendu si pénétrant par les brouillards qui s'élèvent de la mer et des glaces, que je ne pouvais que difficilement m'acquitter de ce devoir.

26 juin.

Hier soir au campement j'ai trouvé les fronts soucieux et les mines renfrognées. J'ai montré le même air jovial et souriant. A souper j'ai partagé avec eux ma viande

sèche et mon thé, ce qui, avec les bonnes paroles qu'a su semer Inontakrark, a paru remettre les esprits dans leur assiette : « Okrayoyuark (le Prêtre) est bon, leur a-t-il dit; Nullu-mallok (le chef des Tchizarene d'Anderson) l'a dit, il nous aime; ce sont les Loucheux qui sont mauvais et qui nous font mourir. » Il citait à l'appui ses entrevues avec le chef des expéditions arctiques d'autrefois, le capitaine Pullen, le docteur Richardson, ainsi qu'avec plusieurs commis de la Compagnie de la baie d'Hudson. La confiance s'étant un peu rétablie, on me fit alors part que le nouveau-né de Mimirnak (l'homme aux pies) se mourait. Je me rendis aussitôt à sa loge et trouvai le pauvre petit attaqué d'une fluxion de poitrine. Quoique je regardasse sa mort comme inévitable, je lui administrai une potion homœopathique qui fut accueillie par les parents de l'enfant par des krayanapa (merci) sans fin. Je remis au lendemain à l'ondoyer secrètement; mais ce matin, l'ayant trouvé un peu mieux, j'ai encore différé la cérémonie. Le chef Upik arriva quelque temps après avec un air encore plus sournois. Précédemment des éboulements avaient submergé tous ses filets, sa femme et son fils étaient fortement enrhumés (et ce n'est pas chose étonnante, vu l'exécrable habitude qu'ont les Esquimaux de se mettre en costume adamique dès qu'ils entrent dans leur loge, quelque temps qu'il fasse), sa chasse à l'ondatra avait été infructueuse. Bref, il était de très-mauvaise humeur. J'allai visiter son fils, lui portant du thé chaud et un morceau de viande, et je promis de lui donner un médicament le matin. La confiance paraissant rétablie, j'allai prendre mon repos chez Inontakrark, laissant comme auparavant ma pirogue à la garde de mes deux Peaux-de-lièvre qui couchaient dedans.

Ce matin à mon réveil j'ai été bien étonné de la trouver cernée par les barques esquimaudes, auxquelles on

l'avait attachée. Avait-on eu crainte que je n'essayasse de m'évader durant la nuit? C'est probable. — Depuis la recrudescence du froid, les palpitations de cœur et l'oppression qui m'ont retenu au lit pendant trois mois de l'hiver m'ont repris; ce matin je me suis senti faible et plus fatigué que de coutume. Je suis allé visiter mes malades, mais j'ai dû faire le pied de grue à la porte des huttes en attendant que le conjureur Avané en fût sorti. La malin m'avait devancé, et il avait donné ordre de ne point me laisser entrer pendant qu'il faisait la jonglerie. Les Esquimaux étaient fidèles à la consigne, car en cas de l'intrusion d'un tiers en pareille circonstance, il est assez ordinaire que le conjureur, dans l'état de surexcitation où il se trouve, saisisse une arme quelconque et en frappe l'imprudent. Je l'entendis crier et commander impérieusement torn-rark (le diable), puis chanter et souffler comme un chat en colère. Ensuite, semblable à un furieux, il sortit de la loge; j'y entrai à mon tour et trouvai les malades entièrement nus et la poitrine couverte de sang. Le conjureur leur avait fait une incision d'au moins deux pouces au-dessus du sein gauche. En conséquence ils refusèrent mon service, mais ils acceptèrent un morceau de viande dont je leur fis l'aumône, car le poisson manquait tout à fait. Ces avances bienveillantes de ma part parurent les toucher, ils se dirent entre eux que je devais être bon; et comme un jeune homme insinua par trois fois qu'il était facile de se débarrasser de moi, vu, disait-il, que j'étais le seul homme des trois, son père, le vieux Kroanark, frère aîné de Nullumallok, le reprit sévèrement et lui ordonna de me laisser en repos. Ce bon vieux est très-assidu à me donner les mots de sa langue que j'ignore. Il a étalé à mes yeux aujourd'hui toutes les richesses que contient sa boîte à médecine, en me disant d'un air fier que tous ses com-

patriotes n'en ont pas autant. Or ce trésor consiste tout bellement en défroques d'oiseaux, musaraignes desséchées, papillons conservés entre deux planchettes, puis des morceaux d'ivoire et d'os, des dards de harpon, des flèches, des pierres aigües, etc., etc., en un mot, une véritable boîte à Pandore.

Le chenal de la Peel que nous suivions se bifurque une troisième fois; nous avons pris la branche orientale, qui nous a fait déboucher dans le chenal occidental du Mackenzie, celui que suivit sir John Franklin en 1825, lorsqu'il atteignit l'île Garry. A ce moment il s'est fait parmi les embarcations esquimaudes un mouvement auquel je ne compris rien tout d'abord. Je vis une barque, celle qui portait la famille de Mimirnak, se détacher des autres et s'écarter, tandis que le conjureur Avané et le fils aîné de Mimirnak se rapprochèrent de mon canot. Mais en même temps mes deux hôtes et le vieux Kroanark opérèrent la même conversion, poussèrent leur krayak entre mon canot et le krayak des deux premiers et le saisirent des deux côtés, comme s'ils eussent voulu le défendre. Puis, le chef Upik ayant donné l'ordre de repartir, mes protecteurs lâchèrent mon canot en me disant de les suivre de près. A peine avions-nous fait quelques pas dans le chenal du Mackenzie, que des pleurs et des cris se firent entendre au confluent des deux rivières, lorsque l'umiak de Mimirnak y déboucha. Tout s'expliqua alors : le petit enfant malade venait de mourir, et on avait déjà procédé à ses obsèques. Le frère de l'enfant et le conjureur m'avaient accosté dans un mauvais dessein, et m'auraient peut-être fait un mauvais parti sans mes deux protecteurs et le vieux Kroanark, qui s'étaient empressés d'entourer mon canot. Par un instinct secret, je compris qu'aux yeux d'une partie des Esquimaux j'étais considéré comme ayant causé le trépas de ce petit en-

fant par des sorts et des maléfices. Rien de plus commun, dans ces circonstances, parmi les Innoit, que de voir le père et les frères du défunt saisir une arme quelconque et en frapper follement celui que le conjureur a désigné comme la cause du décès. Les Esquimaux le savaient si bien, que, soit méchanceté, soit pour m'effrayer et par jeu, ils se tournèrent tous vers moi et se mirent à ricaner. On aurait dit le rire sardonique que les peintres prêtent aux démons. Mes deux Peaux-de-lièvre étaient pétrifiés et leur couleur de cuivre avait passé au vert pâle. J'avoue que je n'étais pas à mon aise, non pas de peur, mais à la seule pensée que j'étais considéré par ces pauvres gens comme un meurtrier, sans avoir la possibilité de me laver de cette prévention. Essayer de le faire, c'eût été les confirmer dans cette persuasion insensée. Le mieux était de paraître ne rien comprendre et de payer d'audace. Toutefois j'offris à Dieu ma vie avec joie pour la conversion de ce pauvre peuple, et préparai mes deux Peaux-de-lièvre à tout événement. « N'aie pas peur, me disait un Esquimau en ricanant ; viens avec nous, on n'est pas fâché contre toi. » — « Tu as froid, me disait un autre ; encore un petit bout de chemin et tu n'auras plus froid du tout. » — « Peut-être tu as faim, ajoutait un troisième, mais ce soir tu n'auras plus faim. Hâte-toi de nous suivre. » Pour mettre fin à ces plaisanteries, je poussai mon canot au large, malgré mes pagayeurs, qui ne s'y rendirent qu'à grand'peine. En ce moment je fus rejoint par Anutchinak, l'un de mes hôtes, qui me dit : « Ne crains rien ; c'est le fils de ma sœur qui vient de mourir, mais je sais que tu n'en es pas la cause ; Mimirnak n'est pas fâché, sa femme seule l'est ; mais je m'en vais la raisonner. » Puis, voyant Mimirnak s'approcher dans son krayak : « Donne-lui du tabac, » ajouta-t-il. Je me ren-

dis à cet avis en accompagnant ce petit présent de quelques bonnes paroles auxquelles l'Esquimau ne répondit rien. Nous avons ensuite continué notre route en chassant l'ondatra comme auparavant, et moi essuyant les sarcasmes de toutes les barques où se trouvaient quelques malades ou quelques parents de l'enfant. Ils ne me parlaient plus en souriant et de façon à se faire comprendre, mais en ricanant, et m'adressant des phrases dans lesquelles je ne comprenais que les mots de *tsavi* (couteau) et *iglu* (camp).

Riviere Tsi-kha-tchig, 1er juillet 1869.

Me voici revenu auprès du R. P. Séguin plus tôt que je ne le pensais. Je vois s'évanouir de nouveau mes espérances de convertir les pauvres Innoït Que Dieu veuille bien ne pas l'imputer à mes péchés ! Je me hâte de continuer le récit de mes épreuves, en le prenant où je l'ai laissé. Le 26 juin, nous campâmes vers minuit au confluent d'un petit cours d'eau où mes hôtes tendirent leurs rets. Ces filets sont en nerf de caribou; ils sont tendus sur deux bâtons que l'on plante dans l'eau, et munis de rondelles de bois léger en guise de flotteurs. Le vent était froid et violent ; j'étais littéralement transi et mes palpitations de cœur en paraissaient plus fortes. J'avais aussi la fièvre depuis la veille au soir. Avant de prendre mon repos, j'allai porter quelques consolations à la pauvre mère du défunt et, comme je tâchais de lui faire entendre ainsi qu'à son fils que Dieu est le père de tous les hommes, qu'il ne fait rien que pour notre bien, et d'autres pensées chrétiennes, Mimirnak cria du fond de sa hutte : « Ne l'écoutez pas, il parle faussement (*unin oraktok*). »

Comme notre position était devenue fausse et critique

même, je donnai ordre à mes deux chrétiens d'aller faire une *cache* de provisions à quelque distance du camp, en cas que nous fussions obligés de nous en retourner et que les Innoït pillassent mon canot. Ils prétextèrent donc une battue aux ondatra, qui fourmillaient dans les bouches du Mackenzie et de la Peel, et s'acquittèrent de leur opération en toute sécurité et en secret. Me voyant seul au milieu d'eux, les Esquimaux parurent s'étonner de mon audace, ils me fouillèrent de toutes parts, et mon hôte s'écria : « Pas seulement un couteau de poche. » Décidément j'étais inexplicable à leurs yeux. Toutefois, au lieu de se coucher dès leur arrivée au camp comme auparavant, j'observai que mes deux hôtes demeurèrent auprès du feu jusqu'à ce que tout le monde fût couché et eût fermé l'œil. Leur conduite me toucha et leur gagna mon cœur. Ces braves gens voulaient, sans déceler leurs compatriotes, tenir la parole qu'ils m'avaient donnée de me défendre de tout danger. Quand j'allai prendre mon repos à leurs côtés et dans leur hutte, ils me remercièrent avec effusion de cet acte de confiance. Je me couchai, mais je ne pus dormir beaucoup ; la fièvre et les douleurs de cœur me réveillèrent bien souvent et j'en profitai pour réfléchir à ce que je devais faire. Revenir sur mes pas, c'était confirmer les soupçons superstitieux des Esquimaux, qui profiteraient peut-être de ce moment pour tomber sur moi ou du moins pour piller mon embarcation. Aller plus loin dans l'état maladif où je me trouvais et avec la perspective probable d'une rechute sérieuse, c'était me mettre, ainsi que mes hôtes, dans l'embarras. D'ailleurs, quand même je n'eusse pas été malade, il m'était pénible de donner une si grande sollicitude à mes excellents hôtes et de nous placer eux et moi dans une position fausse vis-à-vis de toute la tribu. D'un autre côté, mes deux Peaux-de-lièvre me pressaient de m'en retour-

ner. Je m'en tins donc à ce dernier parti, il s'agissait seulement de savoir comment s'y prendre pour ne pas confirmer les soupçons ni heurter mes hôtes de front. S'enfuir comme le prétendaient mes deux chrétiens eût été pire que de s'abandonner aux Esquimaux. — Le lendemain servit bien mon dessein. Mes hôtes affectèrent de dormir jusqu'à ce que presque tous les Esquimaux fussent partis. Le vieux Kroanark avait fait la même chose. Durant la nuit, je l'avais entendu disputer avec le chef Upik à mon encontre. Je pense que leur plan était de se séparer du reste de la bande, pour gagner une autre direction et me soustraire ainsi à la vengeance du fils aîné de Mimirnak. Celui-ci n'avait eu garde de partir, il était resté seul de sa famille au camp pour nous épier.

Me voyant en bonnes mains et lorsque mes hôtes furent près de s'embarquer, je leur dis tout d'un coup que l'indisposition que je ressentais m'obligeait au retour. Chose singulière, ils me parurent comme délivrés d'un lourd fardeau : « C'est bien pensé, me dirent-ils, mais laisse-nous faire : ils sont mauvais, ils te voleraient. » Aussitôt ils entrent dans leur krayak, me font embarquer ainsi que mes deux serviteurs dans mon canot, dont ils se saisissent, puis ils crient aux autres : *Tayma, tayma*, *ké tsaritoarsé* (assez, assez, partez vite) ! Mais les autres, Mimirmak et deux ou trois de ses parents, ne parurent pas entendre de cette oreille : ils entrèrent aussi dans leur krayak, s'approchèrent de mon canot et commencèrent par fouiller dedans. Ils me volèrent mon chaudron, deux gobelets, mon service de table, mes mitaines et les blouses de cuir de mes chrétiens, tout cela en dépit des cris de mes trois protecteurs et du tabac qu'ils m'avaient engagé à leur donner. Ma cassette et mes provisions auraient été pillées comme le reste, si l'un d'eux ne se fût assis dessus. En même temps les «Tayma ! tayma ! » redou-

blaient de plus belle. A la fin les voleurs partirent. Le vieillard alla lui-même arracher mon chaudron des mains de celui qui s'en était emparé, mais le reste ne me fut pas rendu. Inontakrark et An-utchinak, craignant toujours que leurs compagnons ne revinssent à la charge, demeurèrent auprès de moi jusqu'à ce que tous se fussent éloignés. Puis ils me serrèrent les mains avec effusion; des larmes coulaient de leurs yeux. « Ils sont mauvais, me dirent-ils, mais tous ne leur ressemblent pas; toi, tu es bon, nous le savons. Patience, un jour nous nous reverrons. » Ils s'éloignèrent ensuite et allèrent s'accrocher aux krayaït des autres Esquimaux, pour les empêcher de nous suivre.

Dès que nous les eûmes perdus de vue, nous reprîmes notre dépôt de provisions cachées parmi les saules; puis, le vent étant favorable, nous tendîmes notre voile et rebroussâmes chemin.

Le point le plus éloigné que j'aie atteint paraît être le 68°30′ latitude nord, car c'est au 68°40′ que les sapins disparaissent d'après Franklin, et ils ne se montraient que très-clair-semés et de loin en loin depuis la veille. Par contre, j'ai trouvé que les saules partout ici sont très-vigoureux, surtout le *salix speciosa*, que les Innoït nomment *orpik*. Le village ou igluit de cette tribu n'est qu'à un peu moins d'une demi-journée de marche du lieu d'où je suis retourné. Nous avions atteint l'extrémité nord-ouest de la chaîne Richardson, le mont Grifford était loin derrière nous et la chaîne des Romanzoff bleuissait à l'horizon.

Je suis parti le cœur brisé de n'avoir pu faire autre chose pour la conversion de ce peuple que de semer quelques enseignements touchant l'existence de Dieu, la sainte Trinité, l'incarnation, la rédemption, l'immortalité de l'âme, la vie éternelle et l'éternité des peines. Mais toutes

ces vérités, pour la prédication desquelles nous entreprenons de tels voyages, ont été accueillies par des éclats de rire, et le nom de Nuna-tchénéya (le Créateur) semble pour eux ce qu'est le petit Poucet ou Barbe-bleue pour les enfants de nos pays. Que Dieu veuille bien donner sa grâce à ce pauvre peuple, qui, assurément, ne la mérite nullement, puisqu'il n'est qu'une tourbe de voleurs, de cyniques et d'écumeurs de mer, mais qui ferait d'excellents chrétiens si la foi s'implantait dans leur cœur si ferme et si mâle !

Si je n'ai pas été plus heureux que lors de ma première expédition, toutefois je n'ai rien perdu à faire ce voyage. J'ai appris à discerner les bons d'avec les mauvais, à connaître un peu mieux leurs mœurs et leur caractère, et surtout j'ai pu étudier leur langue, dont je possède actuellement deux milliers de mots environ et un peu plus de trois cents verbes. Je crois d'ailleurs que ce voyage ne leur sera pas inutile, car, par la grâce de Dieu, je n'ai pu leur laisser que de bonnes impressions, que le calme et la réflexion feront surgir dans leur esprit. J'ai toujours eu avec eux un air affable et souriant, des manières paternelles. J'ai compati à leurs misères et les ai soulagés de tout mon pouvoir ; il n'a rien moins fallu que le fâcheux concours de circonstances dont j'ai parlé plus haut, et surtout la présence d'un Esquimau étranger parmi eux, pour faire naître dans leur esprit des méfiances et d'injurieux soupçons.

Je suis à même, par le voyage que je viens de faire, de constater en toute simplicité que la carte de sir John Franklin des estuaires du Mackenzie est fautive en plusieurs points.

1° La chaîne des Richardson y est placée contre la branche occidentale de ce fleuve, tandis qu'en réalité il y a entre cette branche et les montagnes une infinité de che-

naux formés par la rivière Peel et T^r^éthet-nillen, dont les bouches sont aussi innombrables que celles du Mackenzie lui-même ;

2° Le cours de la rivière Peel est complétement inexact ; non-seulement ses ramifications ne sont pas portées sur la carte, mais sa délinéation elle-même est fausse, cette rivière coulant en dedans des montagnes Rocheuses et non sur le versant occidental;

3° Dans l'angle formé par le confluent de la Peel et du Mackenzie, sir John Franklin, ou plutôt le lieutenant Kendall, a placé une grande montagne ; or cette partie du pays est entièrement plate et marécageuse ;

4° Enfin les îles ou deltas du Mackenzie sont portés sur cette même carte d'une manière très-inexacte et souvent erronée.

Notre-Dame de Good-Hope, 30 juillet.

Je ne demeurai pas longtemps à la rivière Tsi-kha-tchig en la compagnie du R. P. SÉGUIN. Mécontent du résultat de mon voyage et espérant mieux réussir sur une autre tribu esquimaude, je repartis le 1er du courant avec le même canot. Mon plan était de descendre la branche orientale (*Kurvik*) du Mackenzie au lieu de reprendre le chenal occidental (*Illuveartor*), de gagner l'île Sacrée (*Kri-kerk-tayaark*), qui est consacrée par les Esquimaux à la sépulture de leurs morts, et d'y vivre de la pêche et de la chasse aux rennes jusqu'à l'arrivée des Esquimaux. Je pouvais aussi chasser le renne sur l'île Richard (*Tununark*), qui est à peu de distance de la première. Vers la fin de juillet, les Esquimaux Kravané ayant coutume de se réunir dans ces parages pour la chasse de la baleine blanche ou *krilaluk*, je ne pouvais manquer de les rencontrer. Je me serais rendu ensuite avec eux à leur

village de Tchénérark sur la terre ferme, lieu où ils partagent les dépouilles, et j'y serais resté jusqu'en automne.

Afin de me procurer les vivres nécessaires à cette entreprise, je me rendis une seconde fois au fort Peel's-river, où je trouvai Krarayalok et sa femme qui y attendaient le départ de la barque de la Compagnie pour le fort Simpson. Cet Esquimau ainsi que le commis du fort me détournèrent de toutes leurs forces de ce second voyage, qu'ils considéraient comme téméraire. Il régnait d'ailleurs un temps affreux. Chaque jour nous amenait des giboulées de neige et de grêle par un vent glacial du nord-est, et mes pagayeurs ayant vu leurs blouses de cuir volées par les Esquimaux se trouvaient ainsi par trop à la légère pour affronter sur mer un pareil temps. Enfin, pour comble de malheur, ces deux jeunes gens soignèrent si mal mes provisions, que d'un ballot de viande sèche, pemmikan et graisse, laissé en cache sous un arbre, je ne retrouvai pas miette deux jours après. Tout avait été dévoré par les chiens ou les gloutons. Evidemment le diable, confiné au bout du monde par les progrès de l'Evangile, jouait des siennes ; tout se liguait contre moi. Je pris alors une détermination qui, pour être différente de la première, me parut meilleure et plus profitable au point de vue de l'étude de la langue esquimaude. Ce fut de demander Krarayalok au commis du fort et de conduire cet Esquimau à la mission de Good-Hope, où il attendrait le retour de la barque de Peel's-river. Le commis consentit volontiers à cet arrangement, et je repris le chemin de Good-Hope le 7 juillet avec les deux Esquimaux et mes deux Peaux-de-lièvre. Par ce moyen, j'ai pu converser à loisir en esquimau et surprendre plus d'un secret de cette langue, tandis que Krarayalok a dû voir diminuer ses préjugés et apprendre à nous mieux connaître.

Je ne vous entretiendrai pas, mon bien-aimé Père, des incidents qu'a présentés ce voyage de retour, incidents parfois dramatiques et parfois comiques, provenant des phases de crainte ou de colère où se trouvait tour à tour l'esprit de ces deux pauvres Esquimaux dès qu'ils se virent seuls et sans armes sur une terre étrangère. Leur démarche cependant prouve que leur cœur est capable de dominer la crainte et qu'ils ont une grande confiance en moi. On ne trouverait pas un seul Peau-Rouge qui voulût s'aventurer en pays esquimau, comme Kraràyalok et Anlaréna s'engageaient sur le territoire loucheux et peau-de-lièvre. Dès qu'ils entrèrent dans le Mackenzie, ils s'inclinèrent d'un air recueilli et entonnèrent à voix basse un chant de médecine. En même temps leur front se rembrunit, il ne se dérida tout-à-fait que lorsque, parvenus à la mission, ils se virent en sûreté. Chaque jour, Krarayalok, qui est conjureur, s'est livré aux pratiques de la jonglerie, à titre de médecine préventive contre les maléfices des Loucheux, et peut-être aussi contre les miens.

Plus d'une fois ils complotèrent notre mort, non par méchanceté, mais par crainte. Chaque fois je sus déjouer leurs plans, mais je dus aussi détourner bien des fois mes Peaux-de-lièvre de leur loger une balle dans la tête. Il faut dire que les Esquimaux ne leur donnaient pas d'autre nom que celui de *chiens*, et qu'ils m'appelaient même pour cette raison *le Père des chiens* (*Kreymirt-apanork*). Voyant enfin que rien de mal ne leur était arrivé, ils reprirent courage et je les entendis se dire une fois : « Le blanc est bon, c'est nous qui sommes mauvais. » Aujourd'hui mes deux Innoït sont tranquillement installés à la mission, chantant et dansant tout le long du jour et faisant l'étonnement des métis et des sauvages, qui n'ont vu d'Esquimaux à Good-Hope qu'une seule fois il y a dix ans. Ils assistent à nos offices et me donnent chaque jour une

leçon d'esquimau, ce qui m'a mis à même de composer la prière et un dictionnaire en leur langue.

Quoique par le passé je vous aie donné, mon très-révérend Père, un à-compte des mœurs de cet intéressant et singulier peuple, j'ajouterai ici quelques détails que le séjour parmi eux m'a mis à même de recueillir.

I. Je ne sais si je vous ai dit que les Esquimaux de toutes les tribus se nomment eux-mêmes *Innoït* (*Innok*, au singulier), c'est-à-dire *hommes*. En cela ils font cause commune non-seulement avec les Peaux-Rouges de l'Amérique, qui se donnent tous le même titre à l'exclusion de tout autre peuple, mais encore avec les Polynésiens et les Malais. Par le fait, les Cris se nomment *Iyiniw*; les Maskegons, *Ininiw*, comme les Esquimaux Innoït; les Tchuktchi du Kamtchatka, *Tuski*; les Tchukatchi, *Talchut;* les Aléoutiens, *Tagut*; les Kenayer de l'entrée de Cook, *Tnainé*; les Tagals des Philippines *Tano*; les Montagnais et les Esclaves, *Téné*, *Déné*; les Castors, *Tané*, *Dané*; les Loucheux, *Dindjié*; les Mooris de la Nouvelle-Zélande, *Tangata*, etc. Toutes ces différentes appellations signifient *hommes*.

Les Innoït sont exclusivement un peuple du littoral : ils s'étendent du détroit de Belle-Ile, entre le Labrador et Terre-Neuve, jusqu'à celui de Behring. Ils peuplent en outre le Groënland, les îles de l'océan Glacial arctique, les côtes entre le détroit et le mont Saint-Elie et enfin les côtes orientales du Kamtchatka, où ils sont connus sous le nom de *Namollos* et de *Tchuktchi* ou *Tuski*. Mais le langage de ceux-ci s'éloigne de la langue de ceux dont nous nous occupons, bien qu'un assez grand nombre de termes soient identiques.

II. Quoi que j'aie pu avancer précédemment, je crois pouvoir affirmer que les Esquimaux ne sont pas venus de l'Orient, et partant qu'ils ne sont point des Scandinaves

comme l'ont affirmé plusieurs savants, mais qu'ils ont émigré de l'Occident par les îles Aléoutiennes, très-probablement en fuyant leurs ennemis, car ils sont un peuple remuant, tracassier et pillard. Cette théorie peut se prouver : 1° par la connaissance qu'ils ont du singe, auquel, comme je l'ai dit, ils donnent le nom d'*okrayéuktuark* (l'homme muet); 2° par la forme de leur langage, dont le génie s'éloigne diamétralement de celui de leurs plus proches voisins, les Dénés et les Dindjié, pour se rapprocher de celui des insulaires du Pacifique et des Japonais. On trouve, en effet, dans ces derniers dialectes un grand nombre de mots composés formés par la répétition d'un monosyllabe; par exemple, les Chinooks disent : *tom-tom* (cœur), *wa-wa* (dire), etc.; les Japonais : *fa-fa* (mère), *tsi-tsi*, (père), etc.; les Maoris : *kao-kao* (côté), *koro-koro* (gorge), *ware-ware* (oublier), etc Or cette construction, entièrement étrangère aux Indiens du versant oriental des montagnes Rocheuses, est propre au dialecte esquimau; ainsi : *ok-ok* (vert), *tchik-tchik* (marmotte), *kia-kia* (qui est-ce)? *tuk-tuk* (renne), etc., etc. Cette remarque, que je viens de faire en confrontant mon dictionnaire innok avec les différents vocabulaires que j'ai ramassés dans des livres de voyages récents, me paraît péremptoire; 3° par la similitude de leurs danses avec celles des Polynésiens : la troupe des chanteurs et des musiciens y fait cercle autour des danseurs, qui gambadent, sautent et gesticulent avec rhythme et un certain art. Les Peaux-Rouges, au contraire, se contentent de tourner en cercle, frappant la terre en cadence en s'accompagnant d'un chant vocalisé qui imite le jeu des marteaux d'une forge; 4° par les traits de leur visage. Je n'ai pu m'empêcher de leur trouver dès le premier abord une grande ressemblance avec les Chinois que j'ai vus; peut-être même se rapprocheraient-ils davantage des Japonais, par leurs yeux d'une obliquité extrême,

leur barbe rare, leur teint olivâtre plus blanc chez les femmes que chez les hommes. Celles-ci portent leurs cheveux relevés en chignon, comme les femmes chinoises. Les Esquimaux n'ont pas la peau rouge, mais assurément on ne peut dire non plus qu'ils soient blancs. Leur port est noble et leur attitude fière. Leur taille (je parle ici des Esquimaux des estuaires du Mackenzie et de l'Anderson) varie de 5 pieds 6 pouces à 6 pieds et 6 pieds 6 pouces. Les femmes sont généralement de petite taille et elles ont cela de commun avec la bonne moitié des femmes loucheuses et peaux-de-lièvre. Les jeunes gens des deux sexes ne sont pas sans charmes et portent sur leurs traits un air naïf et candide qui est démenti tout-à-fait par leurs habitudes précoces de vol et de duplicité. Le vol et le mensonge ne paraissent condamnables à leurs yeux que lorsqu'ils sont découverts. En cela leur code est spartiate.

III. Les occupations des Esquimaux se partagent entre la chasse, la pêche, les travaux d'intérieur durant les longues nuits d'hiver et les voyages au fort Peel pour la traite. Dès que les blancs ont abandonné les bouches du Mackenzie (Kuteroaluk) et de la Peel (Arveron), les Innoït quittent leurs villages (igluit) pour se rendre au fort de traite, où ils échangent leurs fourrures, leur huile et leurs lanières de peaux de marsouin pour du tabac, des ferrailles et des verroteries. C'est en 1849 seulement que nos Esquimaux ont commencé des échanges avec la compagnie de la baie d'Hudson. Avant cette époque, ils trafiquaient avec les Né-lla-gottiné, ou Peaux-de-lièvre des terres stériles, et les Loucheux, qui les volaient sur une grande échelle. Mais ils se procuraient depuis longue date des chaudières de fer très-fortes et de la grosse verroterie par le moyen des tribus de l'Ouest, qui traitent directement avec les forts russes du Pacifique. Il y a très-peu de temps qu'ils connaissent le tabac ; mais avant l'éta-

blissement des forts russes dans le voisinage du détroit de Behring, des objets trafiqués sur l'île Baster, sous le 144° méridien, et qui avaient été transportés du continent asiatique, de la foire d'Ostrownoie, proche le Kolyma, par les Tuski du Kamtchatka, parvenaient aux Kravané du Mackenzie et même aux Tchizare et aux Irtsane de l'Est par les Avané de l'île Herschell, qui les recevaient eux-mêmes des Natervaliné ou Esquimaux du détroit. Ils ne font aucun cas des vêtements européens; tous leurs désirs se portent sur le tabac, la rassade, les ustensiles de fer, auxquels il faut joindre les peaux de loup et de glouton, et depuis trois ou quatre ans les armes à feu. Mais ils manient si mal ces engins destructeurs si nouveaux pour eux, qu'ils ont dû conserver leurs armes primitives. Ils tuent encore le phoque et le marsouin au javelot (kapotchin), et l'ondatra ou rat musqué au trident (miyor-païk). Ces deux instruments, dont la hampe a 3 pieds de long, se lancent à l'aide d'un morceau de bois percé d'un trou dans lequel on introduit l'index, et creusé d'une rainure qui reçoit l'extrémité de la hampe du trident ou de la javeline, qui à cet effet est façonnée en prisme. Cet instrument se nomme *notsark*. Leur habileté à se servir de ces armes est prodigieuse, et ils manquent rarement leur coup.

Je dois constater ici que tout ce que le lieutenant Hooper (de l'expédition du *Plover*, capitaine Moore, 1848) a écrit des Tuski ou Tchuktchi du Kamtchatka convient trait pour trait aux Esquimaux dont j'ai l'honneur de vous entretenir. Tous les plus petits détails de mœurs et de coutumes, la manière de se loger, les portraits et les caractères, etc., décrits avec tant de justesse par M. Hooper, conviennent si bien avec tout ce que j'ai vu chez nos Esquimaux, qu'il me suffirait de copier plusieurs chapitres de son ouvrage et d'en appliquer le contenu aux

Esquimaux du Mackenzie et de l'Anderson pour faire de ceux-ci un portrait tout à fait véridique.

IV. Voici les remarques que je puis faire sur la langue esquimaude, en attendant plus ample connaissance. Ce dialecte revêt les mêmes caractères que les autres langues américaines, et probablement aussi polynésiennes, mais il se rapproche davantage du dialecte algonquin que du montagnais. Le cree diffère de l'innoït en construction, en ce que les pronoms personnels sont radicaux ou préfixes, tandis qu'ils sont terminaux ou suffixes dans l'esquimau, comme en latin et en provençal. En montagnais ou déné, les pronoms sont intercalés, sauf dans quelques exceptions, où ils sont préfixes. Les verbes des Esquimaux sont très-compliqués et changent de terminaison selon qu'ils expriment l'affirmation, la négation, la défense, l'interrogation, l'obligation, le temps, la place, le mode, etc. Ces inflexions se forment par l'intercalation de certaines affixes prépositives. Cette construction rend la langue esquimaude plus ardue à apprendre que le déné ou dindjié, mais elle compense les difficultés de sa syntaxe par la facilité de sa prononciation.

Tous les mots, pronoms, adjectifs et adverbes sont susceptibles de devenir des verbes, ou plutôt se conjuguent comme des verbes, tout en étant en même temps sujets à la déclinaison latine, particularité que ne présente pas le déné.

Le dialecte innok se trouve presque le même dans toutes les localités qu'habite ce peuple, bien qu'elles soient séparées entre elles par des milliers de lieues. Ceci est vraiment phénoménal. On remarque en effet moins de divergence de langage entre les Esquimaux du Labrador et ceux du Mackenzie, quoiqu'une distance de près de 2 000 lieues existe entre ces deux pays, qu'entre les